

Le tour du bout du monde. Un siècle de tourisme en Gaspésie

Marie-Claude Guérette and Pierre Héту

Volume 14, Number 2, Summer 1995

Le tourisme : toute une histoire!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075093ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075093ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

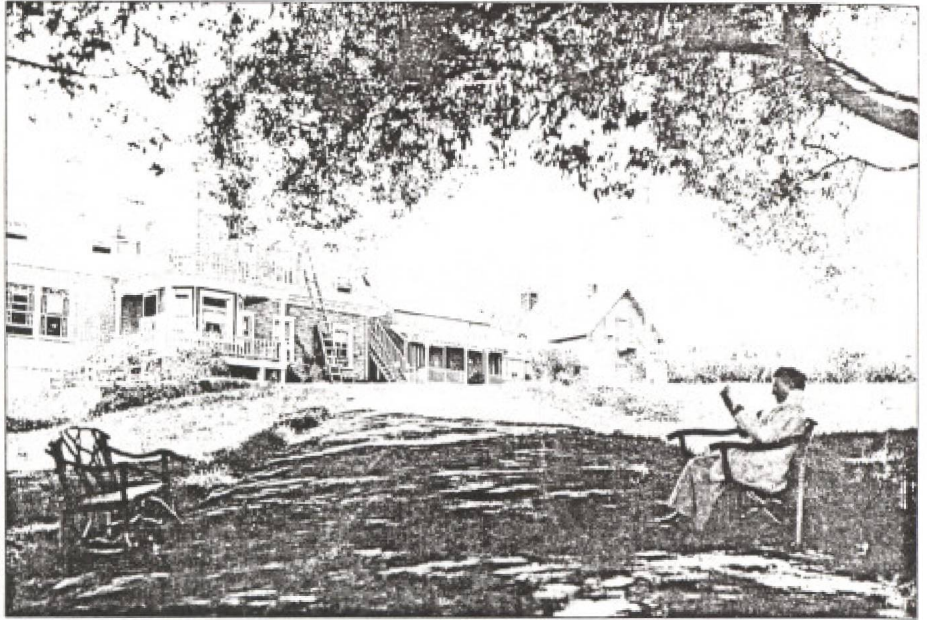
[Explore this journal](#)

Cite this article

Guérette, M.-C. & Héту, P. (1995). Le tour du bout du monde. Un siècle de tourisme en Gaspésie. *Téoros*, 14(2), 8–11. <https://doi.org/10.7202/1075093ar>

Le tour du bout du monde Un siècle de tourisme en Gaspésie

Marie-Claude Guérette et Pierre Héту*



L'Hôtel Baker de Gaspé au début du siècle. Photographie noir et blanc provenant de la collection G.G. Mercier (P92), Centre d'Archives de la Gaspésie, Musée de la Gaspésie.

Parmi les circuits touristiques offerts au Québec, il en est un qui se distingue par sa force évocatrice et par la présence combinée de la mer, de la forêt et de la montagne: Le tour de la Gaspésie! En effet, qui, de sa jeunesse, ne se souvient pas de son premier périple familial en terre gaspésienne? Leur vie durant, d'aucuns considèrent ce circuit comme une sorte de pèlerinage. Depuis longtemps déjà, la Gaspésie est une terre de prédilection pour des générations de voyageurs. Fréquentée par des estivants fortunés, des scientifiques et des artistes au siècle dernier, la péninsule s'est progressivement ouverte à une clientèle plus diversifiée au cours des années 1930, pour devenir la destination populaire que l'on connaît aujourd'hui. Cette trajectoire touristique remarquable ne s'est jamais démentie. A la suite des Nord-Américains, les Européens ont succombé au charme gaspésien. Remontons dans le temps pour découvrir les origines et l'évolution de cette passion pour le Finistère québécois.

La villégiature

La notion de vacances ne date pas d'hier. Toutefois, longtemps cette pratique a-t-elle été le privilège des riches qui s'adonnaient à la villégiature. Du reste, le terme villégiature tire son origine de l'italien *villeggiatura*, qui signifie «aller à la campagne». Ainsi, l'été venu, les familles aristocratiques et bourgeoises des cités s'offraient des séjours en province où elles occupaient de somptueuses villas construites sur des sites remarquables; la durée de leur séjour variait de quelques semaines à quelques mois. Le reste de l'année, ces résidences secondaires ne servaient pas; le plus souvent, on les placardait. Les premiers vacanciers à visiter la péninsule gaspésienne sont donc d'influents familles anglo-saxonnes, canadiennes ou américaines, qui fuient l'activité trépidante et la pollution des villes le temps d'une saison.

La Gaspésie du XIX^e siècle est alors un refuge idéal car elle conserve toujours ce caractère pittoresque si convoité par les villégiateurs en quête d'originalité: la population locale poursuit ses activités tradi-

* Madame Marie-Claude Guérette est recherchiste et assistante à la réalisation et Monsieur Pierre Héту est rédacteur chez Cinémanima inc., Québec.

tionnelles comme la pêche, l'agriculture, la coupe du bois et la construction navale. Cet immense territoire offre de nombreux paysages encore vierges. D'un point de vue social, les deux univers diffèrent tellement que leurs contacts se limitent à l'essentiel. Forts de leur supériorité matérielle et de leur culture urbaine, les citadins observent les paysans et les pêcheurs avec un mélange de sympathie et de condescendance. À leur décharge, soulignons que les péninsulaires sont alors très peu scolarisés. Ce retard en matière d'éducation est directement relié au système de troc déloyal que leur imposent les marchands jersiais. Ce régime les a longtemps maintenus dans un état de pauvreté ignominieux. «Il n'y a pas besoin d'instruction pour eux, écrivait monsieur Philippe Robin à ses commis; s'ils étaient instruits en seraient-ils plus habiles à la pêche.»⁽¹⁾ Seuls quelques diaristes comme Arthur Buies, l'abbé Ferland, Faucher de Saint-Maurice, Effie Molt-Bignell ou le docteur Von Iffland tentent de dépasser les apparences.

Dès la fin du XVIII^e siècle, Guy Carleton (lord Dorchester), gouverneur du Canada, vient séjourner dans la baie des Chaleurs quelques étés. À sa suite, des membres de l'aristocratie anglaise ainsi que des bourgeois canadiens-anglais et américains commencent à fréquenter la région. Il faut toutefois attendre les années 1850 pour que le mouvement s'amplifie et que la Gaspésie acquiert sa réputation de centre de villégiature. De somptueuses villas et de grands hôtels commencent alors à apparaître sur le pourtour de la péninsule. Ces touristes bien nantis fréquentent principalement le sud-est de la péninsule soit la baie de Gaspé, la Percée et la Baie-des-Chaleurs. L'hôtel Baker à Gaspé, le Bleu Blanc Rouge à Percé, l'hôtel Annett à New Carlisle, le Château Blanc à Bonaventure ou le White House à Carleton ne sont que quelques-uns des joyaux qui ont fait de la Gaspésie une destination distinctive et recherchée.

En partance de Montréal ou de Québec, ces vacanciers de la belle société s'embarquent sur des bateaux de croisière pour la Gaspésie. Les vapeurs de la Québec & Gulf Port Steamships, de la Gaspé Steamship Line ou encore de la Clark Steamships font escale à différents points de la côte, pour laisser descendre les voyageurs parvenus à destination. Pendant longtemps, peu de villages sont équipés d'un quai; les bateaux mouillent aux larges des côtes et de petites

embarcations transbordent les passagers. Le dépliant promotionnel de la Gaspé Steamship Line de 1912 est assez éloquent sur la nature de la croisière.

Un voyage par eau de sept cent milles sur le Saint-Laurent jusqu'au Golfe et à la Baie des Chaleurs procurera au citadin énérvé une dizaine de jours de jouissance saine et salubre. On ne saurait concevoir promenade plus pittoresque et plus restaurante.

[...]

Aux ports d'arrêt des chaloupes abordent le bateau pour faire l'échange des passagers et apporter des provisions pour la table d'hôte, y compris des délices inconnus aux habitants des pays d'en haut, notamment du saumon frais tout-à-fait authentique, de la truite et de la morue frais-sorties de la mer. [sic]

L'arrivée du train marque toutefois le véritable essor touristique gaspésien. En 1898, les ramifications du chemin de fer s'étendent jusqu'à New Carlisle, en empruntant la vallée de la Matapédia. Mais ce n'est qu'en 1911 que le train atteint Gaspé. À l'ouverture de chacune des nouvelles stations, le réseau hôtelier se consolide pour accommoder la nouvelle clientèle.

Les activités récréatives sont simples. On prend des bains de mer, on hume l'air salin, on contemple le paysage pittoresque et, bien sûr, on taquine le saumon. Les hôtels les plus chic offrent à leurs clients la possibilité de jouer au tennis, au croquet ou encore d'aller en mer à la voile. Au milieu du XIX^e siècle, des géologues, des botanistes, des naturalistes commencent à mener des missions en Gaspésie pour évaluer et cataloguer les richesses naturelles; plus tard, au tournant du siècle, des artistes se joignent aux savants et aux vacanciers pour s'inspirer des splendeurs du panorama. Parmi les figures les plus illustres, on remarque celles du frère Marie-Victorin, de William Logan, de M. L. Fernald, de H. W. McGerrigles, de Frederick James, de Marc-Aurèle Fortin, d'Alberto Tommi et du pape du surréalisme en personne, André Breton.

Les clubs de chasse et de pêche

Parallèlement à la villégiature, se développent en Gaspésie les clubs privés de chasse et de pêche. À partir des années 1870, des Américains ou des Canadiens anglais puissants s'accaparent peu à peu des meilleures rivières du territoire gaspésien en louant les rives du gouvernement ou encore en achetant les bordures des cours d'eau aux habitants. Le mouvement prend une telle ampleur, qu'en 1884, le gouvernement promulgue la loi dite des Trois Chaînes qui lui réserve les «bordures de rivières sur une largeur de 198 pieds (60 mètres) [une chaîne représente 66 pieds (20 mètres)] sur l'ensemble des terres non concédées de la Couronne avec tous les droits de pêche existants»⁽²⁾, ce qui lui permet d'affirmer ses rivières et, bien sûr, d'en tirer de substantiels profits. Enfin, en 1885, l'État vote une loi favorisant la naissance de clubs de pêche. Ainsi, naîtront de prestigieux clubs privés tels Restigouche Salmon Club et Matamajaw Salmon Club. Les financiers influents et les politiciens s'y rencontrent avec leurs relations et profitent de l'expertise d'un guide pour descendre les rivières; on leur indique alors les meilleures fosses pour la pêche. Leurs prises sont apprêtées sur place par un personnel qui se charge aussi de les mettre sur la glace et de les expédier aux quatre coins de l'Amérique.

L'explosion touristique

Jusqu'au début du siècle donc, les rives de la Gaspésie ne sont accessibles qu'à une minorité d'estivants privilégiés. Il faut attendre le train, mais surtout le développement du réseau routier pour voir se dessiner le profil actuel de la Gaspésie touristique. En effet, avant la construction du boulevard Perron⁽³⁾ en 1927-1929, aucune route ne ceinture la péninsule dans sa totalité. Mais avec la construction de cette voie, toute la Gaspésie s'ouvre au grand public.

Des événements marquants ponctuent cette constante évolution. En 1934, plus de 20 000 personnes assistent aux célébrations du 400^e anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier au Canada qui ont lieu à Gaspé. Cet événement majeur annonce le début d'une nouvelle forme de tourisme, le tourisme nomade.

[...] quelque 30 000 personnes se sont donné rendez-vous sur les rives de cette baie, les 24, 25 et 26 août

1934, [...] ces fêtes ont été l'occasion du plus grand rassemblement de visiteurs et de personnalités jamais vu en Gaspésie. Des convois ferroviaires spéciaux de Montréal et Québec ont débarqué des milliers de visiteurs sur le quai de la gare de Gaspé. Des navires de guerre de France, de Grande-Bretagne, des États-Unis et du Canada trônaient dans la baie alors que sur les routes de la péninsule d'interminables convois de véhicules automobiles convergeaient vers Gaspé.

[...] Une fois les hôtels et les pensions occupés, les visiteurs étaient dirigés vers les 3000 chambres recensées dans les maisons entre Rivière-au-Renard et Percé alors que le collège et le couvent étaient transformés en dortoir. [...] Le *Canadien National*, de son côté, avait mis à la disposition de sa clientèle quelque 58 wagons-lits rangés sur une voie de garage de un mille de long.⁽⁴⁾

De quoi faire rêver les organisateurs des fêtes du 450^e qui allait se dérouler à Québec en 1984!

Cette explosion phénoménale, momentanément interrompue par la Deuxième Guerre mondiale, se confirme après 1945. Le phénomène ressortit d'une nouvelle conjoncture: d'une part, l'automobile devient plus accessible pour la classe moyenne et, d'autre part, la diminution des heures de travail et la généralisation des vacances estivales favorisent l'explosion touristique. Dès lors, les Gaspésiens doivent s'adapter à une clientèle plus diversifiée qui séjourne moins longtemps au même endroit.

On instaure un nouveau type d'hébergement pour accueillir ce flot de visiteurs. On assiste d'abord à l'érection de nombreuses cabines et d'hôtels à prix modique, puis, dans les années 1950, les motels font leur apparition et les terrains de camping croissent en nombre. Les activités récréatives se diversifient elles aussi pour offrir toute une gamme de nouvelles expériences telles que le deltaplane, les excursions en canot, les randonnées à cheval, la plongée sous-marine ou l'observation de mammifères marins.

Le gouvernement et le développement touristique

Avec les richesses naturelles, le tourisme est l'un des éléments moteurs de l'économie gaspésienne. Dès le début des années 1930, le gouvernement entend développer ce volet névralgique d'un territoire oublié, sans structure industrielle organisée à part les pêcheries. Un premier effort est consenti dans la promotion de cette région qui devient une synecdoque du tourisme québécois. En 1928, 500 000 cartes postales représentant la Gaspésie sont distribuées. Puis, en 1929, dans le sillon de l'inauguration du boulevard Perron, on publie un guide touristique *La Gaspésie: Histoire, Légendes, Ressources, Beautés*. Les hyperboles et le lyrisme rivalisent pour décrire «ce qui est aujourd'hui reconnu comme le plus grand centre de villégiature du continent américain» que l'on n'hésite pas à comparer à l'Irlande:

Ce que fut l'Irlande dans les siècles passés, y lit-on, la Gaspésie l'est aujourd'hui. Le progrès moderne ne l'a pas dépouillée de son charme et de ses attraits naturels. Bien que l'homme ait, depuis plus de trois cents ans, envahi ses vastes solitudes et parcouru toutes ses rives, nulle part il n'a laissé de manifestations tangibles de son désir inné de conquérir la nature.

[...]

L'accès de cette région prodigieuse, où la montagne et la mer s'unissent dans un même paysage grandiose, de cette «terre promise» du chasseur et du pêcheur, a été rendu facile aux automobilistes grâce à la construction, par le ministère de la Voirie de la province de Québec, de la route désignée sous le nom de «boulevard Perron».⁽⁵⁾

Viendront ensuite de nombreux articles promotionnels dans différentes revues populaires tant au Canada anglais qu'aux États-Unis. Mais l'intervention du gouvernement ne se limite pas à la publicité et à la promotion; elle vise aussi l'implantation d'une infrastructure d'accueil et la mise en place d'équipements récréo-touristiques pour les estivants.

Plusieurs projets ont été structurés dans les années 1930 et 1940 telle la création du

Parc de la Gaspésie en 1937 et son ouverture à la population en 1949. Toutefois, l'implication en force des gouvernements fédéral et provincial, dans de nouvelles infrastructures touristiques, correspond à la mise sur pied du Bureau d'aménagement de l'Est du Québec (BAEQ) en 1963 et, surtout, à la signature de l'Entente Canada-Québec de 1968. À l'origine, le BAEQ devait servir à évaluer le potentiel socio-économique de la région et à formuler des recommandations pour que l'économie gaspésienne entre enfin dans le marché nord-américain. Le tourisme s'est retrouvé en tête de liste des agents de promotion économique et de nombreux projets favorisant son essor ont été réalisés, parmi lesquels figurent la création du parc national Forillon et la mise en valeur de nombreux sites historiques et culturels. En outre, plusieurs infrastructures d'accueil, telles que des haltes routières ou des terrains de camping, ont poussé comme des champignons. Ces équipements récréo-touristiques ont permis à la Gaspésie de maintenir, et même d'élargir, ses capacités d'accueil et de récréation et d'en faire l'une des destinations les plus recherchées au Québec.

Quelques ombres au tableau

À l'instar de tous les *success story*, l'épopée du tourisme gaspésien a connu ses épisodes moins glorieux. En dépit d'un apport économique incontestable, la présence d'étrangers investis de tous les droits génère quelques frustrations qui se traduisent parfois par des confrontations entre les habitants et leur tout-puissants visiteurs.

L'affaire Coffin, qui a défrayé la chronique judiciaire à partir de 1953, constitue peut-être la manifestation la plus tragique de ce malaise. Ce malheureux fait divers n'est pas étranger à l'histoire du tourisme en Gaspésie. L'histoire commence par la disparition, puis par la découverte des corps de trois chasseurs américains en 1953. Parmi l'équipe qui aide la Police provinciale à mener les recherches figure un prospecteur anglophone de Gaspé qui se trouve à être la dernière personne à avoir vu les trois chasseurs vivants. L'enquête policière conclut à un acte criminel et le solliciteur général recherche un meurtrier.

Le prospecteur, du nom de Wilbert Coffin, est arrêté et traduit en justice. L'année suivante il est reconnu coupable à partir de preuves circonstancielles. Il sera pendu en

février 1956. Le procès de Coffin comporte plusieurs vices de forme qui seraient inacceptables de nos jours. Cependant, les défenseurs de Coffin prétendent que les politiciens de l'époque avaient à tout prix besoin d'un coupable, de peur que les pêcheurs et les chasseurs étrangers désertent notre territoire, privant l'État d'entrées importantes de capitaux. Au nombre des plus virulents opposants aux conclusions de ce procès, le journaliste Jacques Hébert clame, dans un pamphlet incendiaire, que: «L'analyse même sommaire de l'enquête judiciaire, le compte-rendu du procès ultra-rapide qui s'est déroulé à Percé, les nouvelles preuves versées aux dossiers depuis le procès, démontrent que Wilbert Coffin a été pendu malgré le doute manifeste qui persistait et persiste encore.»⁽⁶⁾

Partout dans le monde, les sites touristiques donnent lieu à des excès qui risquent de compromettre leur valeur même. La Gaspésie n'a pas été exempte de tels abus. Mais il s'est toujours trouvé quelques voix plus lucides pour les dénoncer. Déjà dans les années 1930, l'évêque de Gaspé, Monseigneur Ross, combattait l'anglicisation galopante qui s'emparait alors de l'affichage commercial. «Il incite les Gaspésiens à embellir leurs propriétés et à démontrer de l'originalité dans la fabrication de souvenirs et dans l'appât des mets. Il insiste particulièrement sur la fabrication des enseignes, s'attaquant aux "Inns", aux "Camping Grounds", aux "Home Spun", aux "Hot Dogs" et aux "Fresh Fish"»⁽⁷⁾. Une vigilance de tous les instants s'impose lorsque l'invasion estivale s'annonce.

À partir des années 1960, le mercantilisme donne aussi lieu à certains excès, notamment dans le village de Percé, qui est de loin le plus fréquenté de la péninsule. Victime de sa popularité, Percé s'apparente à un endroit où «[...]l'odeur des frites remplace de plus en plus celle de la morue et on peut en parler comme de l'*Old Orchard Beach* du Québec. [...]La cuisine est plus américaine que gaspésienne et l'artisanat se fait volontiers japonais.»⁽⁸⁾ Le déclin de l'industrie touristique de la fin des années 1970 permet au Gaspésien de rajuster le tir et de cesser la destruction inconsidérée du patrimoine gaspésien. Depuis, on s'applique à offrir un produit davantage en harmonie avec la couleur locale.

Aujourd'hui, le tourisme gaspésien a acquis une grande maturité et il demeure un vaisseau amiral de cette industrie pour le

Québec. Il a su développer de nouveaux marchés et attirer une clientèle internationale. Cette trajectoire enviable résulte évidemment d'un environnement à nul autre pareil, mais aussi à l'esprit de concertation qui anime les Gaspésiens. Qu'il s'agisse de Finistère ou de l'Irlande, la Gaspésie supporte la comparaison haut la main. †

BIBLIOGRAPHIE

- BÉLANGER, Jules, DESJARDINS, Marc et Jean-Yves FRENETTE (avec la collaboration de Pierre Dansereau), *Histoire de la Gaspésie*, Montréal, Boréal Express/Institut de recherche sur la culture, 1981.
- BUREAU PROVINCIAL DU TOURISME, *La Gaspésie: Histoire, Légendes, Ressources, Beautés*, Québec, ministère de la Voirie, 1930.
- FAUCHER DE SAINT-AURICE, Henri-Edmond, *De tribord à bâbord*, Montréal, L'Aurore, 1975. Présentation de Jacques Ferron et notes de Ghislaine Beaulieu.
- FAUCHER DE SAINT-AURICE, Henri-Edmond, *La Gaspésie: promenade dans le golfe Saint-Laurent*, Montréal, Librairie Saint-Joseph, 1886.
- HÉBERT, Jacques, *Coffin était innocent*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1958.
- LEMIEUX, Paul, *C'est arrivé chez nous... Tourisme-chasse-pêche-loisir. L'histoire d'un ministère dans l'Est du Québec*, Québec, ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, 1986.
- MOLT-BIGNEL, Effie, *La vie quotidienne en Gaspésie au début du siècle*, Sainte-Anne-des-Monts, Éditions de la SHAM, 1983.
- RASTOUL, Pierre et Alain ROSS, *La Gaspésie, de Grosse-Roche à Gaspé. Itinéraire culturel*, Québec, Librairie Beauchemin/Éditeur officiel du Québec, 1978 (Collection des guides pratiques).
- La Gaspésie* (Revue d'histoire de la Gaspésie).

NOTES

- (1) L'abbé Ferland cité par Faucher de Saint-Maurice dans *De tribord à bâbord* (présentation de Jacques Ferron, notes de Ghislaine Beaulieu), Montréal, L'Aurore, 1975, p. 207.
- (2) Paul LEMIEUX, *C'est arrivé chez nous... Tourisme-chasse-pêche-loisir. L'histoire d'un ministère dans l'Est du Québec*, Québec, ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, 1986, p. 35.
- (3) Le boulevard a été nommé en l'honneur de Joseph-Léonide Perron, ministre de la Voirie sous le gouvernement libéral de Louis-Alexandre Taschereau (1920-1936).
- (4) Paul LEMIEUX, *op. cit.*, p. 163.
- (5) Bureau provincial du tourisme, *La Gaspésie: Histoire, Légendes, Ressources, Beautés*, Québec, ministère de la Voirie, 1930, p. 10-13.
- (6) *Coffin était innocent*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1958, p. 186.
- (7) Jules BÉLANGER, Marc DESJARDINS, Jean-Yves FRENETTE (avec la collaboration de Pierre Dansereau), *Histoire de la Gaspésie*, Montréal, Boréal Express/Institut de recherche sur la culture, 1981, p. 616.
- (8) *Ibid.*, p. 620.